

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL.

Rue du Porton n. 237.

DÉVOTEUR ET PATRIOTE

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fête, excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE, ou on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 piastres par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

Samedi 6—Passage de la Piave, par le prince Eugène, contre les Autrichiens (1809).

LE BUREAU ET L'IMPRIMERIE du Patriote Français sont transportés, à dater du 1^{er} mai, RUE DU PORTON, N^o. 237.

MONTEVIDEO.

PARALLELE ENTRE LA POLITIQUE FRANÇAISE ET ANGLAISE.

Dans le *Patriote* du 23 du mois dernier nous avons dit que la France, quoique puissante et forte, n'avait jamais su, par générosité ou grandeur d'âme, conserver ses conquêtes, et que, sauvegarder ses intérêts par les gages qu'elle était en droit de demander ou de prendre à ses ennemis, n'était pas dans ses habitudes.

Nous allons voir si la politique de nos voisins d'Outre-Manche a été la même, et en faisant la balance des deux comptes, nous jugerons laquelle des deux nations a le mieux compris ses intérêts et travaillé le plus efficacement à son élévation et à sa prospérité commerciale.

Depuis les temps les plus reculés, l'Angleterre n'a eu qu'un but : Celui d'étendre ses conquêtes. D'abord ce fut pour s'enrichir; plus tard ce fut pour procurer des débouchés à l'effrayante production de ses manufactures. Long temps elle exploita le continent européen, et l'inonda de ses marchandises; mais les peu-

ples continentaux se lassèrent d'être les tributaires des anglais. La *Vapeur*, comme la *Liberté*, faisait le tour du monde. Elle s'arrêta en France, en Prusse, dans tous les pays européens. Elle y trouva aussi des hommes capables de la soumettre à leur volonté, et l'Angleterre dut perdre l'espoir d'alimenter les marchés de l'Europe.

Cette riche proie échappa à l'ambitieuse avidité des marchands anglais. Leur gouvernement vit leur détresse, et il tourna ses vues vers de lointains pays qu'il fallut soumettre à ses exigences ou conquérir.

Nous n'entrerons pas dans le détail des guerres que le gouvernement britannique suscita souvent sans motifs, à l'Espagne, au Portugal, à la Hollande, à une époque déjà éloignée de nous.

Nous savons tous que le bénéfice de ces conflits resta tout entier à l'Angleterre. L'Espagne et le Portugal perdirent les plus beaux fleurons de leur couronne en perdant les Indes Orientales, et la Hollande put conserver à grand peine l'île de Java que les anglais regardent encore d'un œil de convoitise.

Dans un temps dont nous sommes les contemporains, nous voyons encore l'Angleterre lutter avec le génie de Napoléon, et après avoir été mise, par le plus grand capitaine du monde, à deux doigts de sa perte, se relever plus forte et plus riche que jamais.

La Restauration par sa lâche condescendance prêta les mains au dépouillement de la France. Nos colonies nous furent enlevées. On nous laissa comme par grâce quelques petites îles qui coûtent à la métropole plus cher qu'elles ne lui rapportent. Mais je ne suis pas au bout de l'histoire conquérante de l'Angleterre, il me faudrait des volumes pour en consigner tous les traits.

Il fut fêté, il fut aimé; il put faire usage de ses petits talents; il fut magnétiseur; il fut grand copiste; il fut illuminé; il fut joueur; il fut tout ce qu'il fallait être pour faire des dupes. Il était là depuis quelque temps, agitant des dèss, mêlant des cartes, vidant des verres, et procurant, mais en secret, à quelques gens très-riches, de mystérieuses entrevues avec le diable, lorsqu'il reçut une lettre de Gaëtano.

Elle lui annonçait que le mariage si long-temps souhaité allait enfin se célébrer; le jour était fixé, l'Allemand était invité de la façon la plus pressante à venir assister à la cérémonie.

Il s'y décida d'autant mieux que la fatalité qui s'attachait à le faire constamment gagner au pharaon aurait fini par lui attirer quelques désagréments. On ne voyageait pas alors très-vite en Italie, et ce ne fut que le matin même du jour des noces que notre héros arriva à Monte-Cali.

On se rendit à la chapelle, étincelante d'or et de porphyre, remplie des plus illustres personnages de la Sicile, nobles dont les parchemins dataient presque de l'époque du meurtre d'Abel. La vapeur de l'encens, échappée de cent encensoirs de vermeil, était si épaisse, qu'il fallut emporter, aux trois quarts suffoquée, la marquise de Sera-Falcone.

Comme l'époux paraît heureux et fier, et comme la mariée est belle! Que de grâce et de recueillement dans

Mentionnons pour mémoire, sauf à y revenir plus tard, la prise de possession par les anglais de la Nouvelle Zélande et de la Nouvelle Hollande, continents aussi grands que l'Europe entière; La guerre injuste contre la Chine qui leur a ouvert les portes du Céleste Empire, portes qu'ils ont eu soin de prendre et qu'ils garderont, n'eu doutez pas, pour y faire passer un déluge de marchandises.

Et l'abolition de l'esclavage dans leurs colonies qu'ils n'ont point consentie par humanité, mais pour créer des consommateurs, se servant du mot *liberté* comme d'enseigne de magasin!

Mais ne croyez pas que l'ambition du gouvernement anglais soit satisfaite. On ne s'arrête pas en si beau chemin. Il lui faut encore la domination de la police des mers, sous le nom de *droit de visite*. L'obtient-ira-t-il comme il l'espère? Plaise au ciel que les gouvernements européens ouvrent les yeux et ne lui fassent pas un présent aussi funeste que la boîte de Pandore d'où s'échappèrent tant de maux, et qu'ils disent à l'Angleterre, ce que Dieu dit à la mer : " Tu n'iras pas plus loin "

Les lignes que nous venons d'écrire ne sont point dictées par un esprit hostile et malveillant contre le gouvernement de la Grande-Bretagne. Nous applaudissons de tout coeur aux conquêtes de la civilisation sur la barbarie. Nous avons voulu faire voir seulement ce que peut un gouvernement fort et pénétré de ses devoirs envers ses sujets, et nous voudrions que la France, comme l'Angleterre, prit pour devise invariable ces mots : *Conquêtes et gloire pour l'Etat, richesse et protection pour le national*.
D. C.

A NOS LECTEURS.

M. le Rédacteur du *National* étant venu lui-même nous présenter des éclaircissements

cette tête chastement inclinée, et comme elle se fait bien suivre, cette ravissante beauté, de tous les coeurs de tous les hommages! Le vent qui vient d'écartier son voile a laissé voir le rose qui colore sa joue. Elle s'agenouille sur les marches de l'autel, recouvertes d'un velours écarlate. Je ne vous dirai rien de son costume; et je serais cependant en droit de vous en parler longuement, me fondant sur l'exemple de Richardson qui n'a pas employé moins de trente pages à décrire, dans les plus minutieux détails, la toilette d'Henriette Byron, lorsqu'elle va recevoir la bénédiction nuptiale; c'est, des douze volumes entiers de Grandisson, le chapitre favori de toutes les lectrices; il n'y est pas fait grâce d'une épingle, d'un bout de ruban, d'un fragment de dentelle.

Gaëtano paraissait au comble du bonheur; le prince de Villa-Lermi pleurait à chaudes larmes.

Une table immense avait été dressée dans le parc; les vassaux des deux maisons, qui n'en faisaient plus qu'une, devaient s'y réunir, les noces de Gamache, les festins de Gargantua n'étaient rien en comparaison; cinquante fontaines de vin, je n'en ajoute pas une seule, coulaient inutilement, il n'y avait plus de gossier alteré qui voulût s'en approcher, et l'on jetait des ailes de perdrix à des chiens qui dédaignaient d'y toucher.

Mais au milieu de cette foule si riante, si empressée, si somptueusement et si pittoresquement vêtue, d'où

FEUILLETON.

UN DISCIPLE DE CAGLIOSTRO.

(Suite).

Il était donc parti pour Naples, d'où il s'était rendu à Rome, puis à Florence, puis à Venise.

Venise était alors une ville de luxe effréné, d'intrigues, de jeu, et le carnaval ne durait que deux mois; les étrangers affluaient par terre et par mer, du fond de la Russie, des Grandes-Indes, des colonies, si riches alors, si pauvres aujourd'hui; on s'empressait de venir se réunir dans le casino de la place Saint-Marc; le séant était heureux et fier de voir le viceroy régner à Venise; la bouche d'airain de la délation mâchait à vide depuis un siècle; seulement, afin de donner de temps en temps signe de vie, le conseil des Dix faisait un beau matin attacher deux ou trois hommes à un gibet colossal qui faisait l'ornement permanent de la Piazzetta; mais personne qui ne sût que ces cadavres balancés sous le souffle de la brise du Lido étaient tout simplement des mannequins pendus pour la centième fois. Si vous aviez pu soulever le masque qui cachait la face du supplicié, vous auriez trouvé un peu de paille.

La reine des lagunes reçut Auenschild à bras ouverts;

convenables, nous déclarons loyalement que certains termes de notre lettre d'hier ont pu lui paraître trop violents. Cette violence et il provoqués par un malentendu dont M. le Rédacteur du *Nacional* a bien voulu nous expliquer l'origine. Nous acceptons ses paroles, et nous sommes satisfait, comme il doit l'être,

L'heure avancée à laquelle nous recevons la lettre de M. le colonel Thiébaud nous empêche de publier aujourd'hui quelques observations à ce sujet; nous y reviendrons demain.

LEGION DES VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Montevideo, 5 mars 1843.

Mon cher compatriote,

Je viens de lire dans votre numéro d'aujourd'hui un article dont je vous remercie pour l'intention. Quant aux éloges que vous voulez bien m'adresser, permettez-moi de les refuser. J'y suis sensible, mais je ne les accepte pas.

En acceptant l'honneur que mes compatriotes ont bien voulu me faire en me désignant pour leur chef, je ne me suis pas dissimulé la responsabilité qui allait peser sur moi. Aussi me suis-je efforcé de correspondre à leur confiance en m'occupant sans relâche de la formation et du bien-être de tous. En cela je n'ai fait que mon devoir et contemnerai de le faire tant que mes services seront jugés nécessaires par ceux là mêmes qui m'ont honoré de leur commandement.

Si les personnes bienveillantes dont vous êtes l'interprète eussent eu quelques relations avec la légion, elles se seraient évitées la peine d'occuper le public de leurs louables intentions et auraient su que le conseil d'administration avait été formé par moi dès les premiers jours de l'organisation, et se composait :

Du colonel, président;

du major chargé du détail, M. Desbrosse;

du major chargé du service, M. Dagrumet;

du capitaine-trésorier, M. Escher;

du commissaire aux vivres, M. Pernin; non-seulement dans le but de m'aider de leurs personnes, mais encore de leurs sages conseils.

Cette organisation, qui quoiqu'il arrive, n'en a pas moins tenu ses séances régulières, où tous les actes relatifs au service du régiment, pour les demandes au gouvernement, les distri-

buitions, les achats et les paiements; que tout a été discuté, et n'a eu d'exécution qu'à l'unanimité des voix.

L'organisation définitive n'a pu avoir lieu par rapport à la nomination des chefs de bataillon qui n'avaient pas encore été faite. J'ai donc dû différer de compléter le conseil d'administration jusqu'à leur nomination, ce qui, je l'espère, se fera sous très-peu de jours.

Je vous prie donc, mon cher compatriote; d'être assez bon pour que, comme il te prête des intentions bienveillantes de vos mandataires, vous vouliez bien agréer mes remerciements très-sincères pour un conseil dont j'appréhende toute l'été due, et auquel je serai empressé de me soumettre, si déjà, en grand partie, il n'avait reçu son exécution, et vous pourrez franchement les assurer que je recevrai avec reconnaissance les conseils et avis salutaires qui pourront me parvenir par un organe aussi estimable que le vôtre.

Vous acceptez mes salutations très-cordiales et me croyez,

Votre bien affectonné

et zélé,

THIEBAUD.

VIVE LA PATRIE.

Déroute complète de Melgar et prise de Merced

On vient de recevoir la nouvelle officielle de la déroute complète des débris commandés par l'assassin et sauvage Melgar en personne. On ne pourrait obtenir triomphe plus complet, il ne nous a pas coûté une seule goutte de sang.

Le vaillant colonel Silva, le héros oriental et bon aurore, s'est couronné de nouveaux lauriers en rendant un grand service à la nation.

Donnons un vivat au colonel Silva, et attendons avec confiance, de nous voir libres dans le cours de quelques bandes léopards qui Rosas confia à Orbe pour détruire la patrie des Orientaux.

Commandance militaire de Maldonado, 4 mai.

Il est neuf heures du soir, je reçois une lettre de M. le colonel Silva, me communiquant qu'aujourd'hui au lever du soleil il a déjoué complètement le traître Melgar, qui a laissé sur le champ de bataille 60 morts et grand nombre de prisonniers, sans aucune perte de

sans étaient les suzerains. Il s'arrête tout-à-coup, prend un verre et s'écrie :

— Allons, mes amis, mes enfants, buvons tous au bonheur de Gaetano et de Léonora!

Il sent alors quelque chose qui effleure son bras : c'était le pénitent gris qui, sortant rapidement d'un groupe, s'approcha de la table et se saisit aussi d'un verre.

— Est-ce le seul nom qui doit être prononcé ici? fit entendre une voix creuse. Et Filippo, où est-il?

— Vous ignorez donc, répondit vivement le prince, qu'il est à jamais perdu pour nous.

— Si le dernier son de voix qui a frappé son oreille retentissait encore, il ne serait pas sourd à cet appel. Vieillard, dis à ton fils Gaetano d'appeler son frère Filippo.

— Que voulez-vous dire, grand Dieu! s'écria avec force le prince.

Léonora s'était évanouie; Gaetano, pâle comme la mort, les yeux prêts à s'élaner de leur orbite, serait tombé, si Auenschild ne l'avait soutenu.

— A la mémoire de Filippo, dit avec énergie le pénitent, et que chacun de nous en dise autant!

Gaetano essaie de parler; il essuie l'écume qui couvrait ses lèvres; il se trouble de plus en plus en voyant tous les regards se fixer sur lui; il fait un effort violent, et, quoique sa langue reste collée à son palais, il balbutie :

— A la mémoire de Filippo!

— C'est la voix de mon assassin, lui répond un cri terrible; et laissant tomber son capuchon, écartant, déchirant sa robe, le pénitent étale à tous les yeux les traits

de son crime; on est à la poursuite des restes de l'ennemi.

Je m'empresse de donner connaissance à votre excellence de l'heureux succès, en attendant que M. le colonel ait le temps de vous le communiquer officiellement.

Doyen garde V. F., etc.

JOAQUIN MACHADO.

A S. Ex. M. le ministre de la guerre et de la marine, D. Melchor Pacheco y Obes.

M. Felipe Benyachea.

Solis Chico, le 4 mai 1843.

Mon ami,

Dans ce moment j'ai eu le bonheur de dérouter complètement le révolutionnaire Melgar; je vous félicite avec tous nos amis pour un si heureux succès.

FORTUNATO SILVA

Par des nouvelles dignes de foi de Mercedes le gouvernement sait que les colonels Estivas et Córdoba après avoir surpris et battu les forces ennemies qui assujétissaient le département de Mercedes à la tyrannie de Rosas Passassin ont pris par la force la capitale; toute la garnison ayant pris la fuite ou ayant été détruite. Un corps de fugitifs de la garnison qui se trouvait dans le *Rincon de los Gallinas* et toutes les emplacements assistés avec les troupes qui craignaient le châtiement de leurs crimes, avaient mis à la voile pour la côte de Buenos-Ayres. Nous croyons pouvoir bientôt donner les détails de cet important et nouveau triomphe.

Nouvelles données par le *Constitucional*.

— Des personnes dignes de foi arrivées de Maldonado rapportent que la déroute de Melgar a eu lieu dans la matinée au *Sauce solo a Solis Grande*, campagnes du Major D. Eusebio Izarrunga.

— M. le ministre des finances, D. Francisco Martiñoz, a repris la signature de son ministère.

— Aujourd'hui l'Assemblée générale se réunit pour délibérer sur une communication du pouvoir exécutif.

— Nous apprenons qu'il s'est présenté au Cerro de fantassins qui ont quitté le camp d'Orbe.

VARIETES.

LE FAKIR QUI SE FAIT ENTERRER VIVANT.

« Il nous vient toujours du nouveau de l'Afrique, » disaient les Romains. — « Il nous vient toujours quelque chose d'extraordinaire de l'Inde, » pourrions-

bien connus de Filippo, une poitrine percée de coups redoublés de poignard, et d'affreuses blessures d'où jaillissaient des jets de sang.

Vous pouvez juger de la confusion universelle, des cris d'effroi, de la terreur qui est dans toute l'assemblée. Les femmes poussent des hurlements d'épouvante; les tables sont culbutées; c'est un sauve-qui-peut général. Auenschild, qui savait à quoi s'en tenir sur les morts qu'il évoquait, est foudroyé d'une apparition qu'il n'avait pas prévue; il perd connaissance.

Quand il reprit ses sens, il se trouva couché dans un lit de la villa, et une garde veillant à son chevet.

On opposa d'abord un long silence à ses questions précipitées; on lui fit comprendre qu'il était resté plusieurs heures dans un état très-alarquant de délire, de fièvre chaude, et ce ne fut que le surlendemain qu'il apprit ce qui s'était passé.

Le pénitent avait disparu au milieu du tumulte.

Gaetano, en proie à d'horribles convulsions, avait été porté dans sa chambre: il s'était hâté de demander un confesseur. Il resta quelques-heures enfermé avec le chapelain de la famille, et il expira au bout de vingt-quatre heures, sans avoir dit un mot à qui que ce fût, si ce n'est au prêtre qui l'assista à ses derniers instans.

Le prince de Villa-Terme survécut peu de temps à une aussi affreuse révolution; il était frappé au cœur; il disposa de toute sa fortune en faveur de Léonora. Celle-ci prit le voile dans le couvent des Carmélites, et ses biens passèrent au marquis de Rocca-Lunga, son arrière-petit cousin. Je relate cette circonstance, parce que l'on tient toujours un peu à savoir ce que devient un héritage de

nous dire à notre tour. Car si l'Afrique nous est inconnue comme qu'elle ne l'était aux anciens, l'Orient est encore pour nous un pays de féerie et de mystères.

Par exemple, ce fakir, dont nous donnons le portrait, n'a certes pas eu, jusqu'à ce jour, son pareil en Europe. C'est un original autrement habile que les jongleurs indiens qui restent suspendus en l'air, qui se tiennent debout sur un seul pied pendant des mois entiers, qui jouent avec des serpents venimeux, ou qui marchent sur des charbons ardents. Il ne se contente même pas de se nourrir d'air comme les anciens ascètes des épopées indiennes, il s'en passe tout-à-fait, il se laisse enterrer vivant à quelques mètres sous terre, et après quelques semaines, il sort de sa tombe aussi bien portant que jamais.

Quelle absurdité ! La belle invention ! S'écrieront quelques personnes. — Attendez. Ne vous hâtez pas de vous scandaliser. Ceci n'est pas un conte fait à plaisir. Voici nos autorités.

M. Osborne, officier anglais, qui a séjourné quelque temps dans l'Inde, a publié il y a deux ans la description de la cour du roi Ranjit-Singh, bien connu de nos lecteurs. C'est dans ce livre, écrit avec bonne foi, que nous trouvons sur le fakir "qui se fait enterrer" les détails suivants :

"Le 6 juin (1835), dit M. Osborne, la monotonie de notre vie de camps fut heureusement interrompue par l'arrivée d'un individu célèbre dans le Pendjab. Il fut parmi les Sikhs d'une grande vénération à cause de la facilité qu'il a de rester enseveli sous terre aussi longtemps qu'il lui plaît. On rapportait de ce pays des faits si extraordinaires sur cet homme, et tant de personnes respectables en garantissant l'authenticité, que nous étions extrêmement désireux de le voir. Il nous raconta lui-même qu'il exerçait ce qu'il appelait son métier (celui de se faire enterrer) depuis plusieurs années; on l'a vu en effet répéter cette étrange expérience sur divers points de l'Inde. Parmi les hommes graves et dignes de foi qui en rendent témoignage, je dois citer le capitaine Wade, agent politique à Laddiana. Cet officier m'a affirmé très sérieusement avoir assisté lui-même à la résurrection de ce fakir après un enterrement qui avait eu lieu, quelques mois auparavant, en présence du général Ventura, du maharadjah et des principaux chefs sikhs. Voici les détails qu'on lui avait donnés sur l'enterrement, et ceux qu'il ajoutait, d'après sa propre autorité, sur l'exhumation.

"A la suite de quelques préparatifs qui avaient duré quelques jours et qu'il répugnait d'énumérer, le fakir déclara être prêt à subir l'épreuve. Le maharadjah, les chefs sikhs et le général Ventura se réunirent près d'une tombe en maçonnerie construite exprès pour le recevoir. Sous leurs yeux, le fakir ferma avec de la cire, à l'exception de sa bouche, toutes les ouvertures de son corps qui pouvaient donner entrée à l'air; puis il se dépoilla des vêtements qu'il portait; on l'enveloppa alors dans un sac de toile, et, suivant son désir, on lui retourna la langue en arrière de manière à lui boucher l'entrée du gosier; aussitôt après cette opération, le fakir tomba dans une sorte de éthargie. Le sac

qui le contenait fut fermé, et un cachet y fut apposé par le maharadjah. On plaça ensuite ce sac dans une caisse de bois cadenasée et scellée qui fut descendue dans la tombe; on jeta une grande quantité de terre dessus, on foula longtemps cette terre et on y sema de l'orge; enfin des sentinelles firent patrouille tout alentour avec ordre de veiller jour et nuit.

L'eau chaude sur le corps on obtint peu à peu quelques signes de vie; après deux heures de soins, le fakir se leva et se mit à marcher en souriant.

"Cet homme vraiment extraordinaire raconte que, durant son ensevelissement, il a des rêves délicieux; mais que le moment du réveil lui est toujours très pénible. Avant de revenir à la conscience de sa propre existence, il éprouve des vertiges.

"Il est âgé d'environ trente ans; sa figure est désagréable et a une certaine expression de ruse.

"Nous causâmes longtemps avec lui, et il nous offrit de se faire enterrer en notre présence. Nous le primes au mot, et nous lui donnâmes rendez-vous à Lahore en lui promettant de le faire rester sous terre tout le temps que durera notre séjour dans cette ville.

Tel est le récit de M. Osborne. Cette fois encore le fakir se laissa-t-il enterrer? La nouvelle expérience pouvait être décisive. Voici ce qui arriva :

Quinze jours après la visite du fakir à leur camp, les officiers anglais arrivèrent à Lahore; ils y choisirent un endroit qui leur parut favorable, firent construire une tombe en maçonnerie avec une caisse en bois bien solide, et demandèrent le fakir. Celui-ci vint trouver le lendemain en leur tête nuageant le désir ardent de prouver qu'il n'était pas un imposteur. Il avait déjà, disait-il, suivi les préparatifs nécessaires à l'expérience; son maintien trahissait cependant l'inquietude et l'abattement. Il voulut d'abord savoir quel e serait sa récompense; on lui promit une somme de quinze cents roupies, et un revenu de deux mille roupies par an que l'on se chargerait d'obtenir du roi. Satisfait sur ce point, il voulut savoir quelles précautions on comptait prendre; les officiers lui firent voir l'appareil de cadenas et de clefs, et l'avertirent que des sentinelles choisies parmi les soldats anglais veilleraient alentour pendant une semaine. Le fakir se récria et exhala force injures contre les *Frenghis*, contre les incrédules qui voulaient lui ravir sa réputation; il exprima le souhait que l'on voulût attenter à sa vie; il refusa de s'abandonner ainsi complètement à la surveillance des Européens; il demanda que des doubles clefs de chaque cadenas fussent remises à quelqu'un de ses coreligionnaires, et il insista surtout pour que les factionnaires ne fussent pas des ennemis de sa religion. Les officiers ne voulurent point accéder à ces conditions. Différentes entrevues eurent lieu sans résultat; enfin le fakir fit savoir par un des chefs sikhs que le maharadjah l'ayant menacé de sa colère s'il ne remplissait pas son engagement avec les Anglais, il voulait se soumettre à l'épreuve, bien qu'entièrement convaincu que le seul but des officiers était de lui ôter la vie, et qu'il ne sortirait jamais vivant de sa tombe: les officiers déclarèrent que

"Malgré toutes ces précautions, le maharadjah conservait des doutes; il vint deux fois dans l'espace de dix mois, temps pendant lequel le fakir resta enterré, et il fit ouvrir devant lui la tombe; le fakir était dans le sac tel qu'on l'y avait mis, froid et inanimé. Les dix mois expirés, on procéda à l'exhumation définitive du fakir. Le général Ventura et le capitaine Wade firent ouvrir les cadenas, briser les scellés et élever la caisse hors de la tombe. On retira le fakir; nulle pulsation, soit au cœur soit au pouls n'indiquait la présence de la vie. Comme première mesure destinée à le ramener, une personne lui introduisit très doucement le doigt dans la bouche et replaça sa langue dans sa position naturelle. Le sommet de la tête était seul demeuré le siège d'une chaleur sensible. En versant lentement de l'eau sur ce dernier point ils partageaient complètement sa conviction, et qu'ils ne voulaient pas avoir sa mort à se reprocher, ils le tenaient quitte de sa promesse.

Ces hésitations et ces craintes du fakir sont-elles des preuves péremptoires contre lui? En résulte-t-il que toutes les personnes qui auparavant ont soutenu avoir vu les faits sur lesquels repose sa célébrité aient voulu en imposer ou aient été les dupes d'une habile fourberie? Nous avouons que nous ne pouvons douter, d'après le nombre et le caractère des témoins, que le fakir n'ait fait souvent et réellement enterrer; mais en admettant même qu'après l'ensevelissement il ait réussi chaque fois à communiquer avec le dehors, il serait encore inexplicable comment il aurait pu rester privé de respiration pendant tout le temps qu'il s'écoulaient entre son enterrement et le moment où ses complices lui venaient en aide. M. Osborne cite en note un extrait de la Topographie médicale de Laddiana du docteur Mac-Gregor, médecin anglais qui a assisté à une des exhumations, et qui, témoin de l'état de léthargie du fakir et de son retour graduel à la vie, cherche sérieusement à l'expliquer. Un autre officier anglais, M. Bileau, dans un ouvrage publié il y a quelques années, raconte qu'il a été témoin d'une autre expérience où tous les faits se sont passés de la même manière. Les personnes qui voudraient satisfaire plus amplement leur curiosité, celles qui verraient dans ce récit l'indication d'un curieux phénomène physiologique, peuvent remonter avec confiance aux sources que nous venons d'indiquer.

Quant à nous, ayant appris, il y a quelques mois, que le général Ventura était à Paris, nous avons été le visiter pour lui soumettre nos doutes; il nous a raconté les détails de l'expérience faite en sa présence, avec toutes les circonstances rapportées par M. Osborne.

CHINE.—Le monopole des négociants de Hong Kong est fini. De fortes parties de thé y ont été envoyées de Nankin par le plénipotentiaire britannique. Le prix de cette feuille est modéré et la qualité en est généralement passable. Le 15 septembre, six millions de tallas premier paiement des vingt millions du

quarante millions. Elle avait ordonné de construire, dans un endroit écarté du parc de Monte-Cali, une magnifique chapelle, comme monument expiatoire du crime qui avait entraîné l'extinction de la famille Villu-Termi. Les ouvriers occupés à creuser les fondemens, découvrirent un vieux puits très-profond, dont l'ouverture avait été murée et couverte de broussailles; l'on y trouva des ossements et une bague, celle que Filippo portait au doigt comme signe de ses fiançailles avec Léonora.

Voilà mon histoire; elle est de la plus exacte vérité, et elle me semble un peu faite pour déconcerter le scepticisme qui rejette toute apparition surnaturelle.

Le comte, fatigué d'avoir parlé si long-temps (il y avait de quoi), se mit à remplir la chambre de nuages noirs et noirs qui s'exhalaient de sa longue pipe.

— Je crois tout de même, et quelque surprenant que paraisse au premier abord votre récit, dont je ne conteste aucune circonstance, je crois, reprit son interlocuteur, après un moment de silence, que la chose peut s'expliquer encore sans que nous ayons besoin de recourir au surnaturel. Filippo fut assassiné, je l'accorde; Gaetano fut l'assassin, je ne dis pas non; le désir d'acquiescer une immense fortune et la main de Léonora fit de lui un fratricide; il avait, à ce que je suppose, révélé son crime à son confesseur, et celui-ci ne voulant pas laisser s'accomplir une union sacrilège, ne pouvant révéler le secret du tribunal de la pénitence, eut recours à un stratagème hardi qui réussit en raison même de sa témérité et de l'imprévu.

— Votre interprétation, ingénieuse d'ailleurs, mon

cher baron, me paraît un peu forcée; pourquoi s'inscrire en faux contre tout ce que l'orgueil d'un siècle matérialiste ne saurait expliquer? Trouverez-vous un seul docteur qui lève pour vous, d'une façon qui ne vous laisse rien à désirer, le voile qui recouvre les phénomènes du sommeil et ceux de la catalepsie? Sachons avouer qu'il existe autre chose que ce que nous pouvons voir, toucher ou sentir.

Plus sages que nous, les Chinois vénéraient pieusement les âmes vagabondes des morts, sous le nom d'esprit des foyers.

Je ne remonterai pas ici aux détails d'une circonstance étrange que l'on trouve consignée dans les mémoires de Mlle Clairon, et que plusieurs contemporains de bonne foi ne rêvent qu'en doute, le grand cri et la musique délicieuse que la célèbre actrice entendait sous ses fenêtres, rue de Bussy, à certains jours et à l'heure où un homme qui l'aurait s'était donné la mort; mais je vous engage à chercher, dans l'ouvrage de Th. Moore, sur lord Byron, un fait dont l'auteur de *Childe-Harold* fut vivement ému, et vous savez que la foi n'était pas la vertu dominante de ce poète du désespoir. Byron traversait la Manche sur un navire marchand; il reçut du capitaine une confiance qui fit sur lui une vive impression; ce marin racontait au célèbre écrivain comment un de ses frères lui était apparu à l'heure même de sa mort. Il dormait dans sa cabine; il voit en rêve son frère, pâle, humide comme le cadavre d'un moine retiré de l'eau; il ouvre les yeux avec un mouvement d'horreur; il aperçoit en travers de son lit un corps humain qui pèse lourdement sur ses jambes.

Effrayé, le capitaine resta un instant immobile et silencieux; il était brave, il avait maintes et maintes fois affronté une pluie de fer et de plomb; il veut se convaincre de la réalité de l'apparition; il étend la main; plus de doute, ce sont bien des vêtements imprégnés d'eau de mer qu'il vient de toucher. Pour le coup, frappé de terreur, n'osant remuer, il contracte vivement ses paupières afin d'écarter de son mieux cette horrible image; il sent disparaître le fardeau qui pesait sur lui; il se hasarde à regarder; tout avait disparu. Il débarqua quelques jours après; il apprend qu'un de ses frères, marin comme lui, a péri dans un naufrage sur les côtes de Hollande, et précisément la même nuit, à la même heure où cette apparition avait eu lieu.

Voulez-vous un autre fait qu'un auteur grave, digne de toute confiance, atteste comme en ayant été témoin?

Un vieux marin n'avait qu'un fils unique, embarqué sur un vaisseau de l'état: c'était en 1813, il rêva une nuit qu'il voit son enfant posté comme premier servent de gauche d'une pièce de chasse; on poursuivait une frégate ennemie. Les coups de canon s'échangeaient; un boulet emporte le jeune homme. Dès le point du jour, le père navré de douleur, se lève et va machinalement se promener le long de la mer; un émissaire accourt à sa rencontre.

— Je sais déjà ce que vous allez m'annoncer: mon fils n'est plus; il a été tué à côté de son canon, à son poste de premier servent de gauche.

Le messager resta confondu.

(La suite au prochain numéro.)

imité, ont été payés; la *Blonde* en porte trois millions; la *Modeste* et la *Colomb* de environ 800.000 c. que pour l'Angleterre; le *Herald* et le *Chio* un million chaque pour Calcutta.

Les hauts commisaires se sont offerts d'accueillir le représentant britannique dans les différents ports qui viennent d'être ouverts. Le commerce entre les anglais et les chinois a commencé à Yung Tze-Kéong. La destruction mutuelle des rixdars à Chookaï ou a été poussée à un point étonnant: des rixdars, des pièces, des enfants se sont attristés. Le colonel Stevens, du 49. et le docteur Fyvet, du même régiment, sont morts du choléra.

Voici comment seront composées les forces de terre qui occuperont la Chine, Nous tenons ces renseignements d'une bonne source:

Hong-Kong: le 98^e régiment anglais; une partie du 35. et une du 41. d'infanterie de Madras. Une compagnie du régiment d'artillerie de Madras, une partie du 35^e régiment d'artillerie de Madras, une partie du 55^e régiment anglais et du 18. *Royal-Irish*. Une compagnie d'artillerie de Madras et un détachement de sapeurs mineurs.

Les affaires en articles d'exportation ont été assez animées pendant le dernier mois. Les manufactures et les cotons filés ont éprouvé quelque amélioration dans les prix, ainsi que les métaux en général. Les opinions ont été l'objet d'une très forte spéculation, et les cours de ce narcotique de Rs. 900 sont allés jusqu'à R. 1.000. En ce ton on n'a pas traité beaucoup d'affaires; la majeure partie des achats a eu lieu pour les marchés de la Chine.

D'après les derniers avis reçus de Calcutta, les expéditions en ce langage, dirigées sur les places du céleste empire, ont été de peu d'importance. Les quantités envoyées de Madras en Chine, du 5 au 20 novembre, sont de 9.000 balles; mais les prix, tant là qu'ici, auront plutôt une tendance à la baisse qu'à la hausse jusqu'à la fin de l'année. La récolte d'indigo est positivement faible et les prix marquent une faveur sur cette teinture. Les navires abondent et les nolis sont bas.

Arrivées du 5 mai

Glasgow, brick anglais *Ranibord*, avec chargement général, à R. Macfarlane.

Maldonado, barque française *Adèle et Julie*, avec vivres.

Maldonado une goelette lucquoise, avec vivres.

Maldonado barque sarde *Tree Amis*, avec vivres.

Maldonado polacre sarde *Sempre Viva*, avec vivres.

Maldonado barque française *Janette*, avec vivres.

Buenos Ayres, 3 mats hollandais suit pour New-York.

Brick brésilien suit pour Buenos Ayres.

Malaga, brick américain *Oriole*, à Zimmerman et Tresserra avec vins et ruzins secs.

Patagonie, paquebot américain à ordre avec blés cuirs et peaux.

AVIS.

Nous avons l'honneur de prévenir le public que le nommé *Etienne Lacassie*, natif d'Oloron (Basses-Pyrénées) entré chez nous le 22 septembre 1842, n'est plus à notre service depuis le 29 mars jour où nous le fûmes arrêter par la police à cause de sa conduite infidèle, les objets qu'il nous avait volés, trouvés dans ses maies et ses aveux écrits par lui-même ne laissant aucun doute sur sa moralité. Après l'avoir fait élargir, ayant fait diverses recherches dans notre magasin, nous avons découvert de nouveau le manque de plusieurs pièces, soient données en paiement pour effet à son usage, ou en cadeau. La compte a été accepté par lui. Ces pièces ne sont pas les seules que nous ayons à lui réclamer, car, après de nouvelles recherches, il nous manque une montre 16 lignes cadran émail, cuvette or mat ciselé, ouvrage représentant un bouquet de fleurs en relief, portant le n^o 16.626, et de plus plusieurs bagues, or, roses et brillants. Tous ces objets,

il s'obstine à en nier le vol, c'est pourquoi nous prions les personnes qui auraient reçu en cadeau ou acheté à ce jeune homme des marchandises en dehors de notre maison, de vouloir bien nous donner des renseignements que la police ne manquerait pas de découvrir, cela dit pour la sûreté des personnes ignorant la source d'où pouvaient provenir les objets qu'elles auraient pu recevoir ou acheter.

Montevideo, le 2 mai 1843.

Poth E. LETOURNEAU,
Tienda de la Ciudad de Paris,
Calle San-Francisco.

Les personnes faisant partie du Régiment des Volontaires Français sont priées de réclamer de leurs capitaines respectifs, leurs bulletins d'inscription, afin d'obtenir de Mr. le Chef de Police l'exemption de la patente extraordinaire imposée aux neutres.

2^{me} compagnie sédentaire.

Les Volontaires faisant partie de la dite compagnie, sont prévénus que M. Bocciardy, nommé capitaine en remplacement de M. Aubriot, démissionnaire distribuera dorénavant le reste des armes nécessaires à l'armement général de la compagnie dans son habitation connue sous la dénomination des M. Cazos. Le vivres y seront également distribués de 9 à 11 heures.

AVIS DIVERS.

On trouvera à l'imprimerie du *Patriote* réunis dans une seule feuille la *Marseillaise*, le *Chant du Départ*, le *Veillons au salut de l'Empire* et la *Parisienne*.

Avis aux Boulangeries.

Les boulangeries qui voudraient traiter pour la fourniture du pain journalier nécessaire à la Legion, sont invitées à se présenter à l'Etat Major de ce corps où il leur sera donné connaissance des conditions du marché.

24^{me} compagnie dite de la

COCARDE

chez M. Rouillier. [Sénateur],
Tous les français voulant faire partie de cette compagnie, peuvent se présenter aujourd'hui jeudi et jours suivants chez M. Rouillier [Sénateur] au Café de la Cocarde où ils recevront des armes et des munitions.

AUX VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Nous invitons les volontaires français qui voudront faire partie de la compagnie auxiliaire d'artillerie sous le commandement du capitaine Alazard, à se faire inscrire hors du marché, maison Esteves, près du Café de l'Uruguay.

Aviso á los Laboradores de Pan.

Los rematadores del derecho impuesto por el Superior Gobierno á los Sres. panaderos, hacen saber que D. Santiago Tobal ha cesado desde el 24 del corriente, en representarlos. En su consecuencia está exonerado de todo cargo en este ramo. Los Rematadores,
WEILL y Ca.

AVIS.

Aux amateurs des talents et secrets, intéressants Mr. Le Centre s'engage d'apprendre aux amateurs la manière de gagner beaucoup d'argent dans peu de temps.

1. Pour apprendre à faire la poudre à Canon et de chasse.
2. Idem pour graver sur le marbre avec facilité.
3. Idem pour la poudre de fusil à piston.
4. Idem pour faire la poudre de Jupiter tonnant.
5. Idem pour faire le Cidre à la perfection.
6. Idem pour faire du bon vinaigre avec de l'eau.
7. Idem pour Graver sur le fer blanc.
8. Idem pour Graver sur le fer ou acier.
9. Idem pour Graver sur les oeufs d'autruche.
10. Idem pour argenter le Cuivre solide-neut.
11. Idem pour Cuivrer le fer.
12. Idem pour faire les arbres de Saturne.
13. Idem pour charger le vin rouge en blanc.
14. Idem pour souder le marbre rompu.
15. Idem pour fondre à l'instant une Barre de Fer.

Les personnes qui voudront bien l'honneur de leur confier s'adressent chez Ledevre en face M. Rouillier au Café de la Cocarde de 9 heures du matin, jusqu'à 4 heures du soir, etc., etc.

Bataillon des Volontaires Français.

Le Bureau d'Etat major du Bataillon est installé rue St. Charles, maison Pernin à côté de la Police, en face de magasins du *Pavillon Français*.

VOLONTAIRES FRANÇAIS.

DEUXIEME BATAILLON.

Voltigeurs.

M'étant déjà réuni à tant de cœurs dignes d'être français, j'ai rempli une liste de braves et je me sers de la voie du journal pour prévenir tous ceux qui ne seraient pas enrôlés jusqu'à ce jour de passer chez moi, rue Buenavista, maison Lima où ils trouveront des amis tous voués à la noble cause que nous défendons. Puisque c'est notre liberté !...
Le capitaine, DULAC.

BATAILLON

De Volontaires Français.

1^{re} COMPAGNIE DE VOLTIGEURS.

Le capitaine de la 1^{re} compagnie de voltigeurs fait savoir à toutes les personnes inscrites dans sa compagnie et qui n'ont pas de fusil de vouloir bien passer chez M. Jérôme, Estaminet Français, rue des pêcheurs, où il leur sera délivré des fusils français.

Montevideo, 15 avril.

Le commandant de la compagnie
POYSFINJEAN

Le Gérant Jh. REYNAUD.

Imprimerie Oriental, dirigée par Jh. REYNAUD.